Servâdzo

Autor(en): **Bertoni, Giulio**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1913)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-241383

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SERVÂDZO

—✠—

D'après une opinion admise par les savants, l'« Homme sauvage », — le Sauvage qui, dans les contes des grand'mères et des vieilles servantes, continue à jeter dans l'âme des petits enfants une terreur sans égale, — serait le dernier et bien faible reste d'un personnage légendaire dont les origines les plus lointaines vont se perdre dans la nuit des mythes des forêts. Dernièrement, M. F. Neri, s'appuyant sur des traditions anciennes et récentes, a fait revivre[1], avec force détails et une riche documentation, la figure protéiforme de cet être mystérieux dont parlent les légendes germaniques, que nous montre la religion romaine et que les rites d'une foule d'autres peuples, sous des formes diverses, indépendantes même pourrait-on dire[2], nous représentent comme une divinité, un esprit, un symbole des forêts, des champs et de la nature.

De peuple à peuple, le Sauvage perd quelques traits caractéristiques, mais c'est pour en prendre d'autres. Il en résulte une physionomie complexe, où se conserve cependant un caractère uniforme : partout, en effet, il est un symbole, une image vivante des arbres, des feuilles, des forêts. Au cours des âges, nous le voyons émigrer avec les peuples qui emportent leur bagage inépuisable de traditions et de légendes. Si, chez les Germains, il semble prendre une forme bien différente de celle du « Silvanus » des Romains, ailleurs il devient le centre du culte de la nature ; en d'autres endroits, sa person-

---

[1] *Giornale storico della letteratura italiana*, LIX, 47 sqq. Voir aussi Decurtins, *Rätoromanische Chrestomathie*, I, Ergänzungsband, Erlangen, 1912, p. 173.

[2] Goblet d'Alviella, *Les rites de la moisson*, dans *Croyances, rites, institutions*, I, Paris, 1911, p. 293.

nalité s'affaiblit et disparaît presque entièrement; ce n'est plus qu'un petit esprit lutin, un croquemitaine ou un diablotin [1]. Ces diverses attitudes du Sauvage, les savants les ont étudiées, examinées et discutées à fond, et nous ne saurions résumer ici leurs opinions très divergentes sur l'origine, le sens et les transformations de l'étrange personnage. Le lecteur nous permettra seulement d'attirer son attention sur quelques aspects du problème, aspects qui, à mon avis, n'ont pas été suffisamment étudiés.

Tout le monde sait que dans l'ancienne poésie lyrique provençale et italienne, le Sauvage apparaît comme un être qui apporte joie, courage et réconfort. Ce réconfort (en prov. *lo conort del Salvatge*) est de nature à égayer l'homme par suggestion, étant donné que le Sauvage est joyeux même quand il aurait des raisons de s'attrister. Ainsi chantait Guido Orlandi:

Poi ch'aggio udito dir dell' ***om selvaggio***
Che ride e mena gioia del turbato
. . . . . .
Sì come fosse bel tempo di Maggio
Si truova d'allegrezza sormontato.

Et Cecco Angiolieri, au milieu de ses tristesses, se disait soulagé comme l'*om selvaggio*, quand arrive le beau temps. Le troubadour Rambaut de Beljoc affirmait qu'il se sentait ragaillardi ainsi que le Sauvage, parce qu'il chantait alors qu'il aurait eu plus d'un motif d'être triste [2]. Mais, au lieu de rapporter d'autres allusions déjà signalées par les érudits, je me bornerai à citer une poésie provençale échappée aux recherches des savants. Elle a pour titre: *Li sons desves del*

---

[1] Quant à la métamorphose du Sauvage en l'un de ces petits esprits bienveillants ou méchants à l'aspect familier, qui, même de nos jours, alimentent la superstition dans les campagnes, on ne peut la conjecturer que d'après le nom de *servan* ou *selvan* qui sert encore à désigner ces diablotins. Dans les contes des campagnes de l'Italie du Nord, le Sauvage est devenu une sorte d'ogre, appelé *om salvádegh* ou *om di bosk*.

[2] Ces textes ont été cités déjà par M. Neri, *loc. cit.*, 50.

homen sauvage. Le texte ne se trouve que dans le manuscrit de Paris fonds fr. 844 (fol. 190) et a été publié par M. K. Appel[1]. « Ces mots insensés » (cf. anc. fr. *dervé* « fou, furieux, forcené » Godefroy, II, 677) expriment seulement l'état d'âme agité d'un poète anonyme, qui, malgré un temps affreux, se déclare prêt à chanter l'amour. Ainsi, ce ne sont plus les cris du Sauvage que nous fait connaître cette poésie, mais bien ceux d'un poète qui se compare au Sauvage :

Pos vezem que l'ivers s'irais
Et part se del tanz amoros,
Que non au ges notes ni lais
Des auzels per vergers foilloz,
Per lo freit del brun temporau
Non leisserai un vers a far
Et dirai alques mon talant[2].

Tous ces passages et d'autres semblables de la poésie lyrique courtoise ont besoin d'une explication. Pourquoi donc le Sauvage se moque-t-il de la tempête et en profite-t-il pour se réjouir comme si « c'étaient les beaux jours de mai » ? Il me semble que ces vers font allusion à une coutume dont les traces survivent encore en Suisse, coutume aimable qui, dans quelques pays, a fait prendre le Sauvage comme une sorte de symbole du printemps aux fêtes des premiers jours de mai. Je rappellerai que dans la Gruyère, le premier dimanche de mai, les jeunes garçons chantaient naguère de savoureuses poésies du genre de celle-ci :

Chervâdzo, chervâdzo,
Ne fou ne châdzo !
On mochi dé bacon
Por mé frotâ le gargachon,
Ouna poma bllantze, etc.[3]

---

[1] Appel, *Prov. Ined. aus Paris. Handschriften*, Leipzig, 1892, p. 329.

[2] Le lecteur a déjà pu remarquer que le texte est bien francisé. Rien d'étonnant à cela ; il se trouve, en effet, dans un manuscrit renfermant surtout des poésies françaises. Cf. L. Gauchat, *Romania* XXII, p. 364 ss.

[3] *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, I (1897), p. 231. Ce person-

Et dans le canton de Vaud, on chantait : *Patifou sauvâdzo, que n'est ni fou ni sâdzo*, etc. Une ancienne coutume de Blonay, dont il ne reste aujourd'hui qu'un souvenir[1], nous apprend qu'autrefois « les jeunes filles se couronnaient. Les jeunes gens mettaient dans un drap porté par quatre d'entre eux une *fantoūma* ou *pəpoūna*.... Selon une autre version, c'était une *mayintséta*[2] qui portait la *fantoūma* dans un berceau sur son dos. Un des *mayintson* parlait pour la *fantoūma*, qui semble avoir été désignée par le terme de *servâdzo ;* un autre donnait la réplique. Voici quelques bribes de ces chansons, recueillies de la bouche de deux personnes âgées :

Mayintson ! Mayintséta !
On poū, sə vo plyé, po sti pəti Servâdzo
Kə n'é nè foū nè sâdzo, etc. »

Il est évident que le Sauvage, si l'on ne veut pas qu'il représente, ainsi que je le crois, le Printemps, symbolisait du moins le retour du beau temps et conjurait la pluie, « il turbato », selon l'expression de Guido Orlandi. Les poètes lyriques du treizième siècle prouvent que des coutumes semblables ont dû être très répandues[3] et que notre légendaire Sauvage en était arrivé à prendre une place prépondérante dans les fêtes joyeuses de mai. Par suite, le *conort del salvatge* n'est plus un problème : c'est une allusion au temps rasséréné, au renouveau qui fait reverdir les prairies[4].

---

nage apparaît aussi dans d'autres parties du canton de Fribourg, cf. le même périodique, VI, p. 100, *Us et coutames d'Estavayer*, par Joseph Volmar. Voir aussi l'article plein de détails intéressants inséré par M. Octave Chambaz dans le nº 18 du *Conteur vaudois* de 1905. On y trouve la description exacte du costume du *sauvage* et une des « ringues » chantées en son honneur.

[1] Odin, *Glossaire du patois de Blonay*, Lausanne, 1910, p. 521.

[2] *Mayintsə* ou *mayintséta*, jeune fille qui chantait le mai.

[3] Peut-être les auteurs lyriques italiens ont-ils puisé dans les poésies provençales ; il n'en reste pas moins vrai que les fêtes du printemps, avec ou sans le Sauvage, furent également connues et célébrées en talie.

[4] Au sujet de ces fêtes de mai, je renvoie, pour ne pas m'étendre

On voudra bien me permettre d'ouvrir ici une parenthèse. A ces fêtes du Printemps, dont les savants admettent presque tous l'origine païenne, le christianisme imprima, si l'on y regarde de près, un sens nouveau. Elles signifiaient primitivement un souhait, une espérance. Le christianisme y ajouta l'idée de remerciement et d'hommage à Dieu. Ces fêtes de printemps, ainsi transformées, en abandonnant leur caractère originel, perdirent leur éclat et finirent par disparaître. A Blonay, après la chansonnette, on entonnait le Psaume 101, preuve que l'esprit chrétien s'était emparé, pour ainsi dire, de ces rites jusque-là païens. On y substitua d'autres passe-temps. G. Villani (VIII, 70) parle d'une représentation, d'un jeu ou « sollazzo » à Florence pour le « Calendimaggio » de l'année 1304. Sur la scène on voyait l'Enfer, les démons, du feu et plusieurs genres de supplices et de tourments. Ce ne sont plus les joyeuses compagnies de jeunes gens enguirlandés, mais des hommes contrefaits, semblables à des démons et horribles à voir. Et comme les fêtes de mai avaient mis leur empreinte dans l'ancienne poésie et jusque dans quelques strophes que nous possédons encore (p. ex. dans celle qu'on chantait naguère à Blonay), ainsi les nouvelles solennités religieuses laissèrent un écho dans les chansonnettes qui, aujourd'hui encore, font les délices des enfants. En Italie, j'ai assisté souvent à ce « jeu » enfantin. De tout jeunes gens tiennent le rôle : l'un représente un démon, l'autre Dieu, un troisième l'âme d'un défunt. Ils chantent :

— *Angelo, bell' angelo, volate qui da me !*
— *Non posso volare, perchè il Diavolo è lì !*
— *Aprite le vostre ali e volate qui da me !*

Alors, « l'âme » ouvre les bras, prend son élan et s'efforce de se soustraire aux poursuites du diable, qui lui lance un objet (ordinairement un mouchoir noué). Si l'enfant (l'âme) peut

---

trop longuement, à un article que j'ai publié dans la *Nuova Antologia*, 1er mai 1910 *(Le origini della lirica italiana)*.

éviter l'objet, il vient se jeter tout heureux dans les bras de Dieu, et l'ennemi du genre humain en rougit de honte! Ces jeux nous font songer aux anciennes représentations de l'éternelle lutte entre l'esprit du « Bien » et l'esprit du « Mal », lutte qui a pris des formes diverses aux différents âges de l'humanité et qui constitue, en quelque sorte, le noyau d'où est sortie la merveilleuse légende de Faust et aussi l'épisode fameux de la *Divine Comédie* où Dante nous montre l'âme de Guido Montefeltro que se disputent François d'Assise et un démon (*Inf.* XVII):

Francesco venne poi com' i' fui morto,
Per me; ma un de' neri cherubini
Gli disse: nol portar; non mi far torto.

Il me semble d'ailleurs que ces représentations de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis ont donné naissance à d'autres jeux, témoin celui que j'ai vu à Romont. Quelques fillettes sont invitées par leurs compagnes à choisir une couleur (rouge, noir, etc.). Puis, d'après la couleur choisie, elles se divisent en plusieurs groupes. Elles ignorent qu'à chaque couleur correspond l'idée du bonheur ou de la souffrance, mais à un moment donné le mystère s'explique au milieu d'une ronde générale: les unes avaient choisi le Paradis, les autres l'Enfer ou le Purgatoire:

dzine, dzine, dzandzu, dans le Paradis!
dzine, dzine, dzandzu, dans le Purgatoire!

chantent-elles. Le mot *dzandzu*, aujourd'hui incompréhensible, désignait sûrement les anges (prononcez *le-zanges*)[1], puisque ce jeu-là encore est d'origine chrétienne.

Mais fermons la parenthèse et revenons au Sauvage. Ce personnage ne s'est pas contenté de devenir la *fantoūma* du Printemps, dans les fêtes de mai, mais il a osé, d'après les tra-

[1] C'est un cas d'agglutination, phénomène si bien étudié par M. E. Tappolet.

ditions populaires, faire partager ses amours aux *Anguane* ou *Guane*, c'est-à-dire aux *Aquane*, divinités des fontaines et des rochers. De l'union de ces dernières avec le Sauvage sont sorties les *Saguane* (les « sorcières ») dans le Frioul[1]. En outre, notre légendaire homme sauvage a perdu, par-ci par-là, dans sa course à travers les âges, son caractère primitif, et peut-être en s'identifiant avec d'autres symboles inférieurs des mythes champêtres, est-il devenu en certains endroits un lutin, dans d'autres un ogre. A mesure que la vie devenait plus intense, que surgissaient les bourgades et les villes, que les forêts se défrichaient, le Sauvage, le fantôme des forêts, dont le nom laissait transpirer l'âcre parfum des bois, s'éloignait des humains. Les plantes commençaient à perdre leur langage muet et cependant si expressif pour les peuples, et l'habitant, le dieu des forêts, devenait un être éloigné du monde civilisé. Le Sauvage se rapetissa, comme se rapetissait son royaume. Et lorsqu'il sortit des forêts, il s'amincit et devint un diablotin aux formes changeantes (appelé encore dans certains pays *servan*, *silvan*), capable de prendre divers aspects, celui d'un renard, d'un lièvre, d'un insecte, etc. Oh ! pauvre Sauvage des mythes champêtres, pauvre *servādzo* des fêtes de mai !

GIULIO BERTONI.

---

[1] Meyer-Lübke, *Rom. Et. Wtb.*, n° 573, cite, en véronais, *sigar come n'anguana*, « schreien wie ein Adler ».